Document généré le 23 avr. 2024 23:41

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Le petit poisson rouge

Dominique Bard

Numéro 19, automne 1983

Nouvelles et récits

URI : https://id.erudit.org/iderudit/15890ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bard, D. (1983). Le petit poisson rouge. *Moebius*, (19), 27–32.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

DOMINIQUE BARD

Le petit poisson rouge

- Votre nom, s'il-vous-plaît
- S. Turgeon
- Sexe
- Masculin
- Age
- Cinquante ans
- Statut civil
- Marié, père de deux enfants
- Profession
- Employé à l'usine de conserves Freshness
- Casier judiciaire?
- Non
- Numéro d'assurance sociale
- 1-2-3 chacha 1-2-3 chacha 1-2-3
- Chacha?!
- Bof!
- Permis d'autobus
- Voilà

Le chauffeur nota tout

- O.K. Vous pouvez monter.
- Merci.

La grille s'ouvrit devant S. Turgeon et simultanément, les deux portes grises se refermèrent derrière lui. Les autobus de ville, en raison de la violence qui courait les rues ces derniers temps, avaient mis au point ce dispositif et passaient à l'interrogatoire tout passager afin de réduire le plus possible le taux de criminalité dans leur établissement. Ils n'avaient plus les moyens d'embaucher un concierge pour nettoyer, chaque soir, le sang et les lambeaux de chair des individus assassinés pendant le jour. Dommage. C'avait une bonne initiative que d'ouvrir ici un nouvel emploi. Le gouvernement était fier d'eux, mais la subvention n'avait pas suivi. Parce qu'un être humain, c'est en chair, pas en plomb. Sans plomb dans la tête. Super sans plomb. Malgré que les sous lui montent parfois à la tête. Et il se raplombe dès lors au

rythme de la mécanique. Mais. Il peut tomber malade, il peut parfois protester, la machine, elle, jamais. Ou presque. Enfin. Le chauffeur, même s'il s'avérait ainsi mieux protégé contre toute attaque, ne justifiait pas la pertinence de ce système. Il aimait les aventures, et la liberté d'action dans son autobus. Or. Avec nostalgie il contempla son pistolet rose et vert inséré dans le revers de son habit métallique. Son accroche-coeur. Ah! les bons souvenirs... Puis, son regard pivota vers l'homme qui attendait, au bas des marches.

- J'ai dit que vous pouviez monter.
- Ah oui? Ah merci! Merci systématiquement.

S. Turgeon enjamba les trois marches, s'arrêta devant l'immense tirelire d'acier, à la droite du chauffeur, sortit de son porte-monnaie, une poignée de pièces de vingt-cinq cents, et se mit à calculer mentalement. «quatre, huit, douze, seize...».

La voix du micro étouffa la concentration d'S. Turgeon et celui-ci oublia combien il avait calculé de pièces. Il recommença à les compter dans sa main. Mais cerné par le temps, puisqu'il ne lui restait plus que deux secondes, il vida nerveusement tout le contenu de son porte-monnaie dans la boîte. Au total 23, alors qu'il en coûtait 20.

- Il en manque une, marmonna le chauffeur. Mais parce que c'est vous... Allez!

Le visage d'S. Turgeon s'illumina.

Un autre grillage se souleva et il pénétra au coeur de l'autobus. Po-pom, po-pom, po-pom... «Belle mélodie, pour un lundi matin!» pensa-t-il. Po-pom, po-pom... «La même mélodie que jouait ma vieille batterie lorsque j'ai épousé ma Femme pour la première fois. Dix ans de cela. J'avais quarante ans, elle en avait cinquante.» Po-pom, po-pom, po-pom... «Puis les jumeaux sont arrivés. Cinq ans plus tard. Lors du deuxième mariage, toujours avec la même Femme évidemment. Question de retomber en amour.» Po-pom, po-pom... «Des bébés-éprouvettes. Bien éprouvés, étiquetés, parfaits. Beaux et intelligents.» Po-pom, po-pom, po-pom... «Ah les enfants!» Po-pom, po-pom, po-pom... «Ah le progrès!» Clic-clac, clic-clac, clic-clac. Cependant qu'S. Turgeon s'enfonçait dans l'allée, les passagers, yeux virés sur ses souliers à claquettes, bavardaient de choses et d'autres sous leur silence soudain très silencieux. «Mes souliers font fureur. Paraît qu'à Paris, tous les gens en portent. Ici, au Québec, ça commence juste. C'est un peu gênant quand t'es le seul à en avoir. C'est mieux quand tout le monde en a. Mais la semaine prochaine, tout le monde en aura.» S. Turgeon n'était pas beau. Trop maigre pour sa grandeur. Trop grand pour sa frêle charpente. Trop nez, trop yeux, trop oreilles; un nez de koala, des yeux de koala, des

oreilles de koala. Joues trop creuses, menton trop pointu et dents trop avancées. Il n'était pas beau. Il le savait. Il n'en faisait pas de cas. Il était heureux.

Il s'avança encore un peu, remarqua qu'un siège était vacant, à côté d'un freak, et s'en fut s'asseoir. Dernier siège libre. La route était longue pour se rendre à l'usine. Neuf minutes. Neuf quartiers à franchir; quartiers des ordinaires-riches, freaks-riches, punks-riches, quartiers des ordinaires-moyens, freaks-moyens, punks-moyens, quartiers des ordinaires-pauvres, freaks-pauvres, punks-pauvres. Et tout ça, ça formait une ville. Une chanson sans refrain. Des couplets sans suite, mais avec un thème unique: l'amor. Maladie d'amour. La mort. L'amour qui déteste la haîne qui aime malgré tout. L'amor.

Ordinairement, S. Turgeon n'avait pas à prendre l'autobus. Il était ordinaire-pauvre et demeurait à cinq minutes de marche de l'usine. Mais ce matin-là, avant son ouvrage, il s'en était allé mener une galette et un petit pot de beurre à sa tante ordinaire-riche qui était malade. Quoiqu'elle fut bien contente de l'attention portée par son neveu à son égard, elle lui reprocha sévérement sa maladive avarice. Désormais, S. Turgeon ne devrait plus lui apporter une, mais tout un bocal de galettes. Et ce, tous les matins, par ordre de la tante. Malgré le coût très élevé des galettes, malgré qu'il n'avait pas le sou pour gâter ainsi sa vieille tante ordinaire-riche. «C'est vrai que je suis un avare», chuchota-t-il pour lui-même. «C'est vrai aussi que je suis un sans-coeur.» Le Freak tourna la tête dans sa direction et lui cracha à la figure: «Voilà pour les sans-coeurs et les avares!» Po-pom, po-pom, po-pom... La foule, secouée par le bruit du crachat, bondit hors de ses sièges et chacun, tour à tour, répéta le geste en signe de protestation contre les sans-coeurs. Puis, elle se rassit paisiblement dans ses fauteuils. Po-pom, po-pom, po-pom... S. Turgeon avait sa leçon. A partir d'aujourd'hui, il ne serait plus ni avare ni sans-coeur.

6 minutes encore. L'autobus roulait bon train. L'autobus sans fenêtres et sans bouche d'aération. Opaque. Il y fit bientôt une chaleur écrasante, vu la multiplication rapide des voyageurs. Ça sentait fort les dessous de bras, ça puait la vomissure d'un enfant, la fumée de cigares et le sexe d'un gros monsieur qui feuilletait un rapport de viols en se masturbant.Ça sentait la pression de la foule qui se compressait de plus en plus, assis ou debout, pêle-mêle, les uns serrés contre les autres, très fort. Le chauffeur amplifia le volume du son de la radio. Po-pom, po-pom, po-pom... Chacun fit un tour d'horizon sur chacun, observant l'autre avec méfiance, lui, l'inconnu, dont on ne savait rien, sinon son absence, son vide antipathique, ses grisailles d'autobus. Un

homme debout, là-bas, fixait les seins d'une femme assise. Un cri d'autobus, anonyme et muet, s'éleva contre lui, un hurlement étouffé emplit l'atmosphère. Un hurlement collectif rendit bientôt l'ait irrespirable. Anonymat. S. Turgeon chantonna à voix basse un vieil air reggae, tentant à la fois de retracer le statut et le tempérament général de chacun. «Celui-là doit être sportif, oui sûrement, un bon à part ça - Officiel, Jeux du Québec - ça c'est plutôt rare un chandail comme celui-là. Là, un punk. Je ne sais pas s'il pense aussi différemment que les freaks qu'on le dit. Il a l'air moins doux mais... Ici, un intellectuel. Ah oui! Il en a bien l'air... J'ai toujours eu de la misère à parler avec les intellectuels. C'est vrai, j'ai toujours eu peur de lâcher quelque chose de pas correct.» Alors qu'S. Turgeon pensait à ce qui pouvait fort bien être pensé, l'intellectuel lui tapa sur l'épaule. S. Turgeon vira la tête et lui sourit.

- Monsieur, ici l'on ne chante pas, l'on écoute.
- Bon.

Quoiqu'inconsciemment, incapable de se maîtriser, il recommença de fredonner son vieil air reggae. L'intellectuel lui pinça les deux oreilles, fit battre la tête d'S. Turgeon à plusieurs reprises contre le dossier du siège, et lui répéta, cette fois-ci avec arrogance:

- J'ai dit qu'on ne chantait pas, c'est compris?

Il retira alors de sa bourse de cuir à peine plus grande que sa main, une lame de rasoir et lui tailla le bas de la gorge, de gauche à droite, avec un excès de délicatesse, afin de ne pas trop abîmer la pointe de sa coûteuse lame 3 x. Un mince filet de sang fit jour, s'épaissit peu à peu, libérant quelques gouttelettes qui ruisselèrent entre les clavicules, entre les premières côtes de la poitrine d'S. Turgeon, quelques gouttelettes, bientôt absorbées par le chandail qui lui collair à la peau, vis-à-vis son coeur. La foule, attirée par l'odeur du sang, se traîna péniblement vers les deux individus, tira de ses poches lames et couteaux, et s'auto-trancha la gorge, prenant soin de n'épargner personne. Ceci, en signe d'avertissement à quiconque tenterait d'enfreindre ses lois. Puis, elle reprit sa position initiale, satisfaite et sereine. Po-pom, po-pom, po-pom... «Dorénavant, je ne chanterai plus, car ça dérange, chanter. C'est pas permis. Mais j'écouterai la musique de la radio.»

Trois minutes.

- Un, deux, trois nous irons au bois
quatre, cinq, six cueillir des cerises
sept, huit, neuf dans un panier neuf
dix, onze, douze elles seront toutes rouges!
- Chut!

La mère appliqua un ferme soufflet au visage de sa fillette.

- Maman, pourquoi les gens sont rouges? Maman, pourquoi les

gens ont l'air fâchés, maman pourquoi il faut prendre l'autobus maman pourquoi mon frère et moi on est pareils comme deux poupées pourquoi mon frère il parle pu depuis qu'il a eu son accident d'auto avec vous autres pourquoi papa on le connaît pu pourquoi il n'est pu chez nous pourquoi, maman, tu réponds pas? Maman, à quoi tu penses? Maman...

La fillette s'était tue. Elle fixait le point d'interrogation flottant au-dessus de la tête d'S. Turgeon. Celui-ci la regarda et ensemble, ils pouffèrent de rire. Pourquoi tout était soudain si drôle? Parce qu'il n'y avait rien de drôle et que c'était un peu drôle. Tout à fait crevant. A en rire aux larmes. La fillette le pointa du doigt, S. Turgeon la pointa du doigt, ils se pointèrent des doigts et rigolèrent jusqu'à la fin des temps. Tellement que le point d'interrogation creva et il se répandit une odeur de poisson fumé dans l'autobus. Qu'eux seuls toutefois perçurent. Effet d'imagination peut-être. Pourquoi pas. Ou peut-être étais-ce aussi la fenêtre du chauffeur qui avait cédé au caillou d'un gosse dans la rue, l'usine n'étant également plus très loin. Bref. La foule, elle, n'avait plus conscience de rien. Elle se leva d'un bond, convulsée par le bruit de la pluie qui tambourinait au plafond, se rassit, se releva et s'en fut s'empiler, l'un par-dessus l'autre, vers l'arrière du véhicule, à proximité de la radio. La masse humaine se léchait silencieusement au cou, la plaie qui saignait toujours. Et la mère de la fillette, sur le tas, se faisait éclater les veines.

- Monsieur S. Turgeon est bien prié de se rendre à l'avant de l'autobus afin de débourser le vingt-cinq sous manquant à la somme déposée pour le prix du billet. Merci de votre attention. Message commandité par les cies de pétrole pétro-best, pétro-best et ses marchands affiliés.

La foule sursauta, mais reprit bientôt ses activités: les battements de coeur, remplacés le temps de le dire par le message, avaient aussitôt repris leur cours. Encore deux minutes avant l'arrivée à l'usine et puis après, elle sortira du véhicule, fraîche et disposée à entreprendre une autre journée de travail.

S. Turgeon prit panique. «Je n'ai plus d'argent sur moi. Quoi faire? Comment sortir d'ici? Peut-être que le chauffeur va bien vouloir me faire crédit...» Il prit son courage à deux mains, s'engagea dans l'allée et la bonté céleste, illuminée par ce grand courage qu'il tenait là, le lui échangea contre une pièce de vingt-cinq sous. Il leva les yeux au ciel. «Merci, merci systématiquement!» Prenant la fillette par la main, il déposa l'argent dans la banque et demanda aussitôt à sortir. Le véhicule s'arrêta, ils débarquèrent, redémarra. En direction du dernier arrêt, face à l'usine. Quelques secondes plus tard, l'autobus, fourmillant d'individus qui se hâtaient vers la sortie, avait explosé. Une main criminelle avait posé une bombe dans la radio.

Sarto Turgeon et Gretelle, immobiles sur le bord de la route, contemplèrent un instant le métal flambant qui rougissait l'azur. Sarto souriait. «Un autre petit poisson gris en aurait fait tout autant», pensa-t-il, fou de douceur et de rage à la fois. «Un petit chaperon qui murît avec le temps...» Soudain il se raidit, chancella, s'effondra. A ses côtés, un pistolet rose et vert, et une fillette voleuse de fusil qui se demandait si son papa faisait juste semblant d'être mort.